

—Seule, ma fille, ce n'est pas possible, répondit avec un accent mélancolique la dame, que la jeune fille avait nommée sa mère.

—Mon frère, reprit la jeune fille, en regardant l'homme assis sur une chaise, et qui n'avait semblé arrêter aucune attention aux paroles qui venaient d'être échangées, mon frère veut bien m'accompagner, du moins il me l'a promis ce matin.

A ces mots, l'homme étendu sur le canapé se souleva, ses yeux brillèrent, et il se hâta de répondre, en essayant d'adoucir le timbre de sa voix :

—Clémence, mon enfant, je préfère que tu restes auprès de nous.

—Il fait si bon, mon père, dans le bois, à cette heure où la chaleur cesse.

L'homme ne répondit pas ; mais son regard se porta furtivement sur le jeune homme, dont l'indifférence vraie et simulée ne s'était trahie par aucun mouvement. On eût dit qu'il n'avait entendu, ni la jeune fille, ni son père. Seulement ses yeux s'étaient fixés sur le livre, et il lisait plus attentivement. Cependant, un léger plissement de son front sembla un instant révéler qu'il avait saisi les paroles de l'homme assis sur le canapé. Clémence continua :

—Mon père, y a-t-il donc quelque inconvénient à ce que je sorte dans le parc avec mon frère ?

Le père cette fois répondit d'une voix sérieuse :

—Je t'ai dit, Clémence, que je désirais que tu ne quittasses pas le salon ce soir. Si les douleurs rhumatismales que j'éprouve me le permettaient, je t'accompagnerais moi-même.

Pendant que le maître du logis achevait ces paroles, le jeune homme se redressait lentement ; il ferma son livre, et, posant une main sur la hanche, tandis que l'autre reposait sur le dossier de la chaise, il fixa un regard hardi, étrange, sur l'homme qui venait de les prononcer, et qui était son père.

—Ainsi mon père, demanda-t-il d'une voix traînante, vous ne me jugez pas un compagnon convenable pour ma sœur ?

Un éclair de colère et de haine jaillit des yeux de M. de Garderel, car tel était le nom de l'homme assis sur le canapé. Cette insondable interrogation l'avait exaspéré, mais il se contenta, et répondit d'une voix sourde :

—Je n'ai pas dit, monsieur, que je trouvais votre compagnie inconvenante pour votre sœur.

—Sans doute, vous ne l'avez pas dit positivement ; mais tel est bien le sens de vos paroles ;

il faudrait que je fusse naïf pour m'y méprendre ou que mon intelligence fût singulièrement obtuse. Je voudrais savoir, une bonne fois, quels motifs vous avez de me traiter de la sorte, en présence de votre femme et de vos enfants.

—Félix, reprit le comte de Garderel, épargnez-vous, et à moi aussi, ces questions. Sachez-le : je ne souffrirai jamais que, dans ma maison, vous manquiez au respect que vous me devez. Je suis fâché d'avoir à vous rappeler des choses aussi élémentaires.

Le jeune homme répliqua, sans s'intimider :

—Est-ce donc vous manquer de respect que de réclamer de vous l'explication des sévérités dont je suis sans cesse l'objet, et que je ne crois pas avoir méritées ? J'ai vingt-huit ans, j'oserai vous en faire souvenir ; j'ai fait vos volontés autant, je crois, qu'il était possible ; et vous m'avez toujours traité avec la dernière injustice.

M. de Garderel allait répondre. Selon les apparences, ses paroles n'auraient pas manqué d'envenimer encore la discussion. Mme de Garderel intervint.

—Paul, dit-elle, je t'en prie, n'irrite pas Félix : cesse de le provoquer. Vois comme Elisa souffre de tout cela. Dans l'état où elle est, la pauvre enfant a besoin du plus grand calme. Aie donc compassion d'elle, et laisse-lui le repos qui lui est si nécessaire.

M. de Garderel regarda sa femme et sa fille, et, en considérant cette dernière, il s'aperçut que sa pâleur avait augmenté ; sa poitrine était halatante : les battements précipités de son cœur soulevaient son corsage, il se tut, se leva de son canapé comme pour sortir, puis, il s'y laissa retomber en soupirant.

Clémence, désolée d'avoir été la cause involontaire de cette scène pénible, déclara qu'elle renonçait complètement à sa promenade, et tout rentra dans le silence.

Félix s'était remis à sa lecture, et ses traits avaient recouvré leur impassibilité. Ce fils aîné du comte de Garderel, était seulement frère de père des deux jeunes filles. Sa mère était morte peu de temps après sa naissance. M. de Garderel avait ensuite épousé, en secondes noces, la mère d'Elisa et de Clémence. Félix n'avait jamais habité que momentanément la maison paternelle. Dans les rares séjours qu'il y faisait, il était facile de s'apercevoir que son père éprouvait pour lui une antipathie prononcée, et qu'il ne le supportait qu'à regret. Il fut mis de bonne heure au collège, où il obtint de brillants succès. Mais son éducation, semblable en ceci à celle de beaucoup de jeunes gens de l'époque, n'avait pas